

MASCARADE

ABONNEMENTS

LYON
Un an... 8 fr.
Six mois... 4 fr.

LES ANNONCES
sont de gré à gré.



JOURNAL POLITIQUE

POUR LES ABONNEMENTS ET LES ANNONCES

S'adresser à l'imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

ABONNEMENTS

DÉPARTEMENTS

Un an... 10 fr.
Six mois... 5 fr.

ÉTRANGER

Un an... 12 fr.

BONIMENT



Ce qu'il y a de désagréable chez nous, c'est que trop souvent on parle des gendarmes.

Nous avons vu dernièrement un sénateur du nom de *La Rüe* prédire que l'innocent sénatus-consulte que vous savez était d'une nature tellement subversive, qu'il faudrait prochainement passer « la parole à l'armée », laquelle n'a d'autres arguments à son usage que les coups de fusil ou les coups de sabre.

Voici qu'aujourd'hui un député, M. de Kératry, écrit dans les journaux une lettre un peu chaude pour déclarer qu'à défaut par le gouvernement d'avoir convoqué le Corps-Législatif pour le 26 octobre, — date où selon lui expire le délai légal de six mois, — ce jour-là, lui, de Kératry, il s'assemblera en séance extraordinaire avec ses collègues de bonne volonté.

— Essayez, s'écrie aussitôt le *Pays*, journal de l'Empire, et vous allez voir les gendarmes !

Gendarmes au Sénat, gendarmes au Corps-Législatif, eh bon Dieu, laissons-là les gendarmes !

Vous ne savez donc pas que les gendarmes n'ont jamais rien fait de bon en politique, et que c'est la plus méchante

manière de gouverner que de s'écrier à chaque instant comme les héros de tragédie : — Holà ! gendarmes à moi !

Nous en sommes à M. de Kératry : — supposons que le 26 octobre prochain, vers les deux heures de l'après-midi l'honorable député du Finistère se présente devant le Palais-Bourbon et demande à entrer.

Les gendarmes sont là, — v'l'an, la main au collet. — Résistance, protestation, un député est inviolable, appel au peuple, discussion dans les journaux, agitation de tout genre : — le diable sait ce qui s'en suivrait.

Mais que les gendarmes n'y soient point.

M. de Kératry frappe à la porte : toc, toc.

Le concierge. — Que désirez-vous ?

M. de Kératry. — M'assembler en séance extraordinaire.

Le concierge. — Mais il n'y a personne.

M. de Kératry. — Ça ne fait rien, s'il n'en vient qu'un je serai celui-là.

Le concierge. — Alors donnez-vous la peine d'entrer.

M. de Kératry pénètre dans la salle des séances, prend place à son banc, fait un discours s'il le juge convenable, ne dit rien s'il le préfère, siège jusqu'à six heures du soir, prononce la clôture, s'en va dîner — et Paris est calme.

Vous voyez bien qu'il vapt mieux ne pas mettre de gendarmes.

FEUILLETON DE LA MASCARADE

PORTRAITS POLITIQUES

Victor Hugo.

Le poète des *Feuilles d'automne* qui vient de présider le Congrès de la Paix, à Lausanne, — est sans contredit l'un des hommes de ce temps dont le visage a le plus souvent servi de cible aux coups de poing des éreinteurs comme aux coups d'encensoir des béneisseurs.

Seulement la plupart de ces messieurs se sont toujours placés, dans leurs critiques ou dans leurs louanges, à un point de vue absolument faux, qu'il suffit d'indiquer pour en démontrer le contresens.

Les uns l'ont acclamé et l'acclament encore comme un grand politique, — parce qu'il a fait des vers superbes.

Les autres le traitent comme un littérateur de troisième ordre, — sous le prétexte que ses convictions manquent d'assiette.

Celui-ci va s'écriant : — Victor Hugo doit faire le bonheur de la France, — car il a écrit les *Orientales*.

Cet autre répond : — Victor Hugo n'a d'autre talent que de reproduire dans un style baroque des idées baroques, — car il a été tour à tour légitimiste, orléaniste, bonapartiste et républicain.

La vérité est que l'auteur de *Notre-Dame-de-Paris* est un très-grand poète, — le plus grand de nos poètes, à mon goût, — mais un fort médiocre homme politique. — Ou pour mieux dire, — il n'est pas un homme politique du tout, — à quoi je ne vois pas grand mal.

La politique, en effet, a toujours été pour Victor

Hugo une question d'impressions. — Semblable aux femmes qui raïonnent avec le cœur, il a politiqué avec l'imagination. — Les divers événements auxquels il a assisté, les changements de régime, les renversements de pouvoirs, les écroulements de royauté, les bouleversements populaires, tout cela est venu agir sur son âme sensible de poète, a fait vibrer les cordes de sa lyre, et son génie lui a inspiré des chants qui se sont trouvés l'écho fidèle des passions du moment.

Sa mère était Vendéenne : les souvenirs de la guerre des Chouans se dressent devant son esprit enthousiasmé, il voit une poignée de paysans courir à la mort et soutenir le choc des armées républicaines, pour rétablir une royauté effondrée. — Ce dévouement, cette abnégation, cet héroïsme, l'émeuvent, le transportent, — les *Odes et Ballades* paraissent : — voilà Victor Hugo royaliste.

Arrive 1830, — tout un peuple se soulève contre un essai de tyrannie ; en trois jours il jette à bas un trône séculaire, et reprend possession de sa liberté violée. — La promptitude de cette victoire, le spectacle grandiose de cette légitime fureur populaire entraînant tout dans son courant irrésistible, ne sauraient trouver le poète insensible, — Victor Hugo chante en vers brûlants le triomphe du peuple, tout en versant quelques larmes sur les exilés d'Holy-Rood :

O rois, ô familles tronquées !
Brusques écroulements des villes majestés,
O calamités embusquées
Au tournant des prospérités !

Louis-Philippe escamote la République et à la Restauration succède le régime de Juillet.

Là, rien d'héroïque, rien de grandiose, un règne de bourgeois économe et rangé, rien, en un mot, qui excite l'enthousiasme de la muse politique. Victor Hugo revient tout entier à la poésie, — et c'est alors que prend date sa vraie gloire, — qu'apparaissent ces œuvres sublimes pour lesquelles nous avons une admiration qui nous a souvent exposé aux



On ne sait pas assez la force que trouve un gouvernement en France dans l'absence totale de répression ; — On ne sait pas assez que les choses qui ont le plus d'attrait pour nous, les choses que nous aimons le mieux faire sont celles qui sont défendues, — que le meilleur moyen de nous rendre coï est de ne pas les défendre, et que de cette liberté ne résultera pas le plus petit inconvénient.

Regardez la presse : il est juste de reconnaître que, depuis l'amnistie, elle a joui d'une impunité complète et qu'elle a pu dire sans être inquiétée tout ce qui passait par la plume des journalistes.

Un docteur X... dont le plus grand tort est de ne pas dire son nom, de sorte qu'on ne distingue pas s'il est docteur ou inventeur d'une pommade pour faire repousser les cheveux sur les têtes les plus chauves, — un docteur X... donc a écrit dans le *Réveil* que l'empereur mourrait le plus tard dans six mois, — et cette nouvelle qui jadis aurait fait bondir jusqu'au plafond de leur parquet tous nos procureurs impériaux ou généraux, cette nouvelle n'a pas eu le privilège de troubler la quiétude du moindre substitut.

Ainsi la presse est libre pour le moment sinon de droit, du moins de fait.

Eh bien, qu'en est-il advenu ? L'ordre est-il troublé ? les mauvaises passions ont-elles fait irruption ? la société est-elle dés-

plaisanteries de nos amis et fait traiter d'Hugolatre. *Notre-Dame-de-Paris*, les *Feuilles d'automne*, les *Chants du crépuscule*, les *Voix intérieures*, les *Rayons et les Ombres*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Angelo*, *Ruy-Blas*, les *Burgraves*, etc.

Voilà ce que le poète enfante et crée de 1830 à 1846, pendant ces seize années fécondes où la littérature française acquiert les plus beaux fleurons de sa couronne.

Février 1848 ! Une révolution inattendue, sortant comme d'une boîte à surprise, un peuple qui s'empare pre que en jouant d'un trône abandonné, une République qui se proclame à l'Hôtel-de-Ville pendant que piteusement une royauté s'en va en fiacre, — puis à la suite un ferment d'idées qui bouillonnent, des systèmes plus ou moins bizarres qui traversent tous les cerveaux, l'extinction du paupérisme, du prolétariat, du salariat, le communisme, le socialisme, redoutables problèmes qui attendent encore leur OEdipe, — le peuple à la misère, les ouvriers qui n'ont pas de travail et pas de pain, tout cela vient de nouveau inquiéter son esprit, attendrir son cœur : — voilà Victor Hugo démocrate et socialiste. — C'est là qu'il est resté.

La nuit du deux décembre ne pouvait exciter en lui d'autres sentiments que l'indignation, et les châtements naissaient en même temps que le second empire.

Telle est, croyons nous, l'histoire exacte des changements tant reprochés à Victor Hugo, changements que ses ennemis ont qualifiés du gros mot d'apostasies, — alors qu'ils ne sont que le résultat des impressions diverses subies par son imagination de poète.

L'apostasie, en effet, exige un raisonnement, un calcul ; l'apostasie change de convictions, parce que des convictions nouvelles sont d'un rapport préférable comme appointements et comme galons. — Ce n'est pas le cas d'Hugo, — attendu que semblable à d'autres faciles à nommer, il aurait trouvé meilleur compte à devenir Bonapartiste qu'à rester républicain.

organisée ? sommes-nous sur le chemin de cet abîme que M. Rouher découvrirait jadis à l'œil épouvanté des réactionnaires ou des conservateurs ?

Pas le moins du monde, les choses suivent leur train-train habituel, les gens s'en vont comme devant qui à leurs affaires, qui à leurs plaisirs, et les seuls personnages à plaindre sont les magistrats debout qui trouvent assez de loisir, main-tenant pour rester assis.

Bien mieux, l'acreté des critiques et les violences de plume ont beaucoup moins de saveur et d'amertume que sous le consulat de M. Ernest Pinard.

Il faut bien se figurer, en effet, que l'un des attrait principaux des hardiesses de la presse pour le lecteur aussi bien que pour l'auteur, réside dans le danger couru, dans la possibilité de la police correctionnelle au bout d'un article.

Le public des journaux est le même que celui qui se porte en foule dans les spectacles où les acteurs risquent de se casser les reins ou de se faire dévorer crus.

Que les acrobates qui gigagent à soixante pieds du sol, empiètent sous leur trapèze une douzaine de matelas, et la recette descendra de plusieurs degrés au-dessous de zéro.

Que les dompteurs d'animaux féroces entrent dans la cage de leurs pensionnaires, blindés et cuirassés, et ils seront obligés pour vivre de déposer leurs lions et leurs tigres au Mont-de-Piété.

Ainsi des journalistes, ou à peu près : on admire chez eux leur audace autant

L'exilé de Guernesey, — encore un coup, n'est pas un homme politique, — c'est un poète, une harpe éolienne dont les modulations sont douces ou sonores selon le vent qui fait vibrer les cordes, un orgue dont on change les jeux : — l'instrument reste le même, — mais les chants sont divers.

Cet exil où on l'a condamné d'abord, où il s'est condamné ensuite, par un sentiment de dignité contre lequel les plaisanteries tombent à plat, — cet exil est pour lui aussi une sorte de poésie qu'il lui coûterait d'abandonner. Partout, dans ses actes, dans ses œuvres, dans ses discours, dans ses lettres, on retrouve la trace de cette poésie inséparable, de cette imagination merveilleuse et puissante, devant laquelle les objets grossissent, grandissent parfois démesurément comme un moucheron sous le verre d'un microscope.

Là est le secret de certaines exagérations, de certaines emphases, de ces antithèses perpétuelles, de ces bizarreries de style dont on a fait tant et si souvent gorges chaudes.

Avec son génie poétique, avec cette ampleur, cette énormité, cette exagération d'intelligence dont il a été doué, — il lui arrive parfois de voir affreux ce qui n'est que laid, sublime ce qui n'est que grand, grand ce qui n'est que petit.

Que le moindre poétier lui adresse un volume de vers, il lui répond : — Vous êtes le Dante !

Que le plus inconnu des journalistes lui expédie sa feuille, il lui écrit : — Vous êtes l'apôtre de la liberté !

Où est le grand mal ? Quelques plaisanteries à son adresse, — voilà tout.

On aime à rire en France, et on fait bien, mais Hugo est de taille à résister au ridicule. Il a été assez souvent sublime pour qu'il lui soit permis d'être parfois cocasse.

En résumé :

Un mauvais ministre, peut-être ; — mais quel poète !

L. LECLAIR.

que leur talent, et du moment que, le danger disparaissant, cette audace n'aura plus raison d'être, les excès de satire, les épices de style perdront une grande partie de leur valeur, — et les lecteurs d'un pamphlet diminueront de moitié le jour où ils pourront dire de son auteur : « Parbleu ! la belle malice d'écrire ça, il ne risque pas seulement six mois de prison.

La véritable manière, croyez-le bien, de rendre impuissantes les licences de la presse, est de lui donner la liberté.



Pour en revenir à M. de Kératry dont la protestation a le privilège de se partager pour l'heure l'attention de l'opinion publique, avec la lettre du père Hyacinthe, le député du Finistère a à la fois raison et tort.

Il a raison en demandant que le gouvernement convoque au plus tôt le Corps législatif, car il faut évidemment sortir de la situation, *ni chien ni loup*, où nous nous trouvons en ce moment.

Un sénatus-consulte auquel il manque la manière de s'en servir.

Un Corps-Législatif mal constitué, dont cinquante-cinq membres sont dans la situation délicate et gênante d'un homme assis entre deux chaises.

Des ministres de carton dont l'un est hors d'âge, dont l'autre manque tellement de prestige que les murs eux-mêmes n'ont pu s'empêcher de le dire.

Voilà un outillage gouvernemental assez mal organisé.

Ce n'est pas, mon Dieu, que les choses aillent pour cela beaucoup plus mal, la besogne que font les ministres et le Corps-Législatif est souvent tellement mauvaise que parfois on se prend à dire : S'il n'y avait ni ministres, ni Sénat, ni Corps-Législatif, ni etc., est-ce que tout ne marcherait pas aussi bien ?

Mais enfin puisque nous n'en sommes pas là, puisque nous avons des ministres, mieux vaut les avoir bons que mauvais, — puisque nous avons un Corps-Législatif, mieux vaut le mettre en œuvre que le laisser chômer.

Aussi bien, depuis la maladie de l'empereur, le gouvernement paraît en proie à une sorte d'assoupissement et d'atonie ; il s'est endormi sur le sénatus-consulte, sans doute l'oreiller est tendre, mais il est temps de se réveiller, et la convocation du Corps-Législatif serait le signal d'un retour à la vitalité.

Ainsi, sur ce point, M. de Kératry a raison, complètement raison, et nous lui criions bravo ! d'avoir attaché le grelot.

Mais quant à dire que la convocation du Corps-Législatif pour le vingt-six octobre est de droit strict, attendu que cette date marque l'expiration du délai de six mois prévu par la Constitution, — quant à prétendre que cette Constitution qui pourtant a cessé d'être vierge depuis bien longtemps, — sera violée si le vingt-six octobre les élus de la nation ne se retrouvent pas devant la grille du Palais-Bourbon, si l'irréconciliable Raspail ne grimpe pas à son irréconciliable banc, et si le conciliable Laurent Descours n'absorbe pas à la buvette plusieurs conciliables tranches d'un conciliable jambon, — sur ce point M. de Kératry a tort, absolument tort, ce qui est facile à prouver.

Toute la base du système de M. de Kératry roule sur cette suite de propositions : la séance extraordinaire du 29 juin a été brusquement prorogée, donc elle ne peut pas compter, elle ne compte pas, elle n'existe pas.

Cela rappelle, sans comparaison de personnages bien entendu, la manière de Bilboquet : Cette malle n'est à personne, elle doit être à nous, elle est à nous !

La séance du 29 juin a tellement existé, qu'elle a été prorogée inopinément laissant sur le carreau cinquante-cinq invalides.

Elle a tellement existé, que l'élection de M. de Kératry lui-même a été validée

dans cette séance, sans quoi il n'aurait pu lancer sa protestation.

Elle a tellement existé enfin, que le même M. de Kératry a reçu, comme ses collègues, deux mille cinq cents francs d'indemnité, et que tous ensemble ont empêché la bagatelle de onze cent mille francs.

Onze cent mille francs, mazette ! voilà un joli chiffre, et Descartes lui-même ne renierait pas ce raisonnement.

Je coûte onze cent mille francs, donc j'existe.

Certes nous n'aurions pas mieux demandé que de nous trouver d'accord en cette partie avec M. de Kératry dont la protestation indique un homme de vigueur et de tempérament. — Mais quelques sympathies que nous ayons pour ses idées, — il nous est impossible de ne pas dire que sa logique pêche par un côté, car jamais la passion politique ne nous aveuglera assez pour nous faire voir un chapeau là où il n'y a qu'une casquette, des réformes sérieuses là où il n'y a que des replâtrages, et des idées humanitaires là où il n'y a que les billevesées des communistes Bakounine et consorts.

Jaques BARBIER.

L'Opinion du Midi, journal de Nîmes, et *l'Impartial dauphinois* de Grenoble, ont reproduit en termes tout-à-fait gracieux pour nous, l'article que nous avions consacré la semaine dernière aux cinquante-quatre abolitionnistes de Bâle.

Cette double reproduction nous est d'autant plus agréable qu'elle est faite par deux journaux qui sur beaucoup d'autres points, ne seraient pas, croyons-nous, aussi complètement d'accord.

Mais quelqu'opinion politique que l'on professe il est toujours certains côtés par lesquels on sympathise avec les gens d'esprit et de bon sens, et c'est par ces côtés-là évidemment que nous nous rapprochons de notre confrère de Nîmes.

Quant à notre excellent et vaillant confrère, *l'Impartial dauphinois*, nous n'avions pas besoin de cette nouvelle preuve pour savoir que depuis longtemps nous marchons dans la même voie d'indépendance et de libéralisme.

J. B.

BONNES NOUVELLES



— Retour du prince Napoléon de sa petite excursion. Il était allé tout bonnement visiter le champ de bataille de Waterloo.

Après le fameux discours de cette Altesse, elle a voulu prouver clair comme le jour que sa dernière attitude était une défaite.

— Dans les hautes sphères gouvernementales, on assure que le maréchal Canrobert n'est plus bien en cour, et qu'en échange de son commandement de Paris, on le nommerait chancelier de la Légion-d'Honneur.

Chancelier ! — vous voyez bien que sa faveur *chancelle*.

— Le successeur de ce guerrier serait le général Cousin-Montauban, dont la nomination a été signée, dit-on, à St-Cloud.

Un décret relatif au chef de l'expédition en Chine, doit naturellement être signé dans un palais d'été.

— Le père Hyacinthe vient d'écrire une lettre très-digne et des plus vives contre l'ultramontanisme, au général des Carmes-Déchaussés.

Il est douteux que cette épître chausse ce général, quoiqu'elle le mette certainement dans ses petits souliers.

MAUVAISES NOUVELLES



— C'est par erreur qu'on avait attribué au

général Lebœuf le projet de supprimer la garde mobile.

Parbleu ! du moment que cette invention de la mobile est inutile et mécontente tout le monde, il est bien évident que le gouvernement la maintiendra.

— Il est question de réduire le département de la Seine à la seule ville de Paris.

Eh ! eh ! il y aurait peut-être ainsi le moyen d'enlever un député à la Seine, — un de ces députés si désagréables au pouvoir personnel. Celui qui a eu cette idée est un malin.

— L'absence de Garibaldi a enlevé au congrès de Lausanne une partie de son élément comique, ce qui est regrettable au point de vue de la gaieté.

Et puis, comme le sabre de ce fameux guerrier eut facilement tranché les discussions soulevées en faveur de la paix universelle !

— Malgré l'urgence d'une convocation immédiate du Corps Législatif, le gouvernement semble peu désireux de se trouver en face des élus de la nation.

Avant de profiter du congé qu'il vient de leur donner, les médecins de l'Empereur auraient bien dû lui dire qu'il est malsain de laisser longtemps une chambre fermée.

— Il est certain que M. Clément Duvernois travaille avec son souverain à la confection de la *Vie de César*.

Depuis quelque temps déjà, cet ex-farouche démocrate ne néglige pas l'*Avis de César* ; — il y consacre sa vie.

FAUSSES NOUVELLES



— On nous assure que Mgr de Bonald, archevêque de Lyon, bien connu pour son libéralisme et ses tendances gallicanes, a écrit une lettre de félicitations et d'adhésion au père Hyacinthe.

La nouvelle de cette *communio* d'idées entre ces deux personnages mérite *confirmation*.

— D'après les nouvellistes mal informés, on attend toujours la démission de nos ministres et la formation d'un nouveau ministère.

M. Rouher aurait formellement promis qu'il se tiendrait à l'écart et n'influencerait en rien les choix.

— Nos correspondants nous affirment que M. Prim a été bien reçu par l'empereur ; mais S. M. verrait d'un mauvais œil l'établissement d'une branche bourbonnienne en Espagne.

Notre souverain aurait dit à ce propos : Ne prenez pas la cadette, car vous savez, il n'y a pas de *pire aînée*.

— M. de Kératry ayant déclaré que si le gouvernement ne convoquait pas le Corps législatif avant le 26 octobre, le devoir des députés était de se réunir, — M. Descours a trouvé le moyen un peu vif, ajoutant qu'il préférerait mettre la main que les pieds dans le plat.

DÉFILÉ DE LA SEMAINE



J'ignore si M. Piétri a eu cette semaine le temps d'aller à St-Cloud travailler avec l'empereur, mais l'occupation n'a pas dû lui manquer, à lui et à ses agents, pour rechercher les auteurs de l'épouvantable massacre de Pantin, qui a été l'événement capital de ces jours derniers.

Il est de fait que l'émotion populaire se comprend en face de ce crime inouï qui a coûté la vie à six personnes, crime accompli en plein champ, à quelques pas d'une caserne et de maisons habitées, sans qu'on ait entendu ni cris, ni plaintes, ni le bruit de la lutte inévitable qui a dû s'engager

entre les meurtriers et au moins deux, si non trois des victimes.

Au moment où paraissent ces lignes, les auteurs de cette horrible boucherie sont connus et arrêtés, et pourtant quelques centimètres de terre enlevée de plus, quelques pelletées jetées sur ce fouldard aperçu par un paysan, et les six corps restaient enterrés des semaines, des mois peut-être, et les assassins avaient le temps de fuir.

A quoi peut tenir souvent l'impunité ? Maintenant la parole est aux abolisseurs de la peine de mort.

Et comme les plus tristes choses ont un côté pratique, celle-ci aura le privilège de faire travailler les marchands de vins de Pantin, — où l'on ira visiter le théâtre de crime ; les journaux ont de la copie assurée pour quelque temps, les lecteurs une pâture, et les français ayant un nouvel aliment pour leur curiosité et leur imagination, s'inquiéteront moins si l'empereur a pris son thé le matin, reçu le général Fleury dans la journée, et fait sa petite promenade avec M. Rouher.

La famille impériale vend ses terrains à Paris. L'Impératrice en a vendu pour 35 mille francs environ, et le prince impérial pour 35 mille francs.

De plus, l'empereur qui avait fait construire des cités ouvrières au Gros-Cailleur fait poursuivre les locataires qui n'ont pas payé leurs termes.

Diable ! est-ce que, ainsi que l'ont avancé certaines feuilles, on serait gêné aux Tuileries ? La caisse privée de notre souverain est-elle vide ?

Voilà ce que c'est ! Les visites des médecins à régler, les remèdes à payer chez le pharmacien, un mois de maladie, et c'est tout de suite on est en retard pour quelque temps.

Mais si vraiment la liste civile a des besoins, il me semble qu'autour du trône de l'histoire de César, il y a bien quelques braves occurrences dont l'empire a rempli la bourse et qui refuseraient certainement pas un petit service d'argent, ne fut-ce que pour éviter à un jeune prince impérial la réalisation de ses 35,000 francs de terrains, — achetés sans doute sur les économies de sa paye de ségent-major.

Dans une liste de souscription pour l'édition de M. Gustave Lambert, publiée par le *Salut Public*, je lis :

« Produit d'un concert : 40 centimes. » Quarante centimes, le produit d'un concert ! Quel drôle de concert a donc produit 40 centimes ! Le concert d'un aveugle sur un pont, à moins que ce ne soit un concert d'éloges. — Ceux-ci rapportent en effet peu d'argent.

Quelques journaux racontent que les habitants de Bâle et de Lausanne ont fait de ovations aux membres des congrès tenus récemment dans ces deux villes.

Parbleu ! je le crois bien. La Suisse étant un petit pays parfaitement libre, je le vois bien, mais qui s'est donné pour mission l'exploitation des voyageurs, des touristes des étrangers, — sous prétexte de belles fêtes, — ces ovations rentrent dans les attributions de nos voisins. Qui dit congrès, dit réunion d'hommes, — voire même de femmes, — conséquemment location de salle, logement, hébergement dans les hôtels, banquets, toasts avec vins généreux, etc., donc profit pour tout le monde.

Du reste, les ovations ont dû être portées sur la note : — les Suisses ne donnent rien pour rien.

Il est fortement question de la fusion du Crédit Mobilier avec l'Immobilier, c'est-à-dire, comme dirait Guignol : « le joindre de Misère avec Pas-le-sou. »

Additionnez zéro avec zéro, et vous obtiendrez zéro, et les actionnaires obtiendront aussi zéro.

Où, mais on renommera un directeur, un sous-directeur, un conseil d'administration, des commissaires, un conseil de surveillance, etc., avec des émoluments de 100,000 francs, des jetons de présence, des gratifications ; il pourra aussi rencontrer des caissiers qui lèveront le pré et des administrateurs qui lèveront la main qu'ils sont purs de tout tripotage, etc., enfin, tout ce qui constitue de nos jours une société industrielle bien organisée.

Plus tard, quand les actions de cette fusion vaudront 50 francs comme celles de la caisse des chemins de fer, on fusionnera

encore avec celle-ci ; on fusionnera avec le Sarraïosse, le Nord-d'Espagne, le Victor-Emmanuel, les mines de Mouzaïa et ainsi de suite, jusqu'à extinction des actionnaires.

Après quoi, — et les beaux messieurs qui le sont déjà, — et les beaux messieurs qui auront palpé de superbes appointements, des jetons de présence en métal ayant cours, des gratifications en billets de banque pour avoir mal administré et pas du tout surveillé les intérêts des Compagnies, se retireront avec du 3 p. 100, des immeubles en ville, des châteaux à la campagne, et jouiront en paix de toute la déconsidération qui leur est due.

HECTOR PÉRIÉ.

Une Réponse au P. Hyacinthe

On nous assure que le révérend Père Général de l'ordre des Carmes-Déchaussés à Rome, vient d'adresser au P. Hyacinthe la réponse que voici.

Nous la publions sous toutes réserves.

A M. Loyson, en religion P. Hyacinthe,

J'ai reçu avec plus de douleur que d'étonnement, mon fils, la lettre par laquelle vous m'envoyez votre démission.

Depuis longtemps je m'y attendais, depuis longtemps je savais que le venin des idées libérales filtrait à travers vos veines ; aujourd'hui le poison a fait son œuvre lente ; l'intoxication a eu lieu, — *totum consumatum est*, tout est consommé.

Quels que soient en effet les termes dans lesquels est rédigée votre lettre, quoique vous y protestiez de votre dévouement au catholicisme et de votre respect envers notre ordre, quoique vous y semiez des citations empruntées à l'Écriture sainte et au prophète Jérémie, — il est facile de comprendre que la gangrène librepenseuse vous a envahi tout entier, — et que brebis galeuse, vous vous éloignez à tout jamais du troupeau de Jésus-Christ.

Nous pleurerons sur vous, mon fils, nous pleurerons sur vos erreurs, nous pleurerons sur cette pensée impie autant qu'insensée qui vous était venue de vouloir accomplir un mariage coupable entre l'Eglise votre mère et la société du dix-neuvième siècle votre marâtre.

Il faut, mon fils, que vous ayez été bien peu imprégné de l'esprit de Rome, que vous ayez bien peu médité la prose du révérend Louis Veuillot, pour qu'une idée aussi téméraire, aussi saugrenue ait jamais pu éclore dans votre pauvre cerveau, comme l'a qualifié si justement, le digne M. Veuillot déjà nommé.

La société du dix-neuvième siècle et l'Eglise telle que nous l'entendons à Rome, sont séparées entre elles par un abîme que tous les jours nous prenons à tâche de creuser davantage, et il s'y jettera bien des pères Hyacinthe avant d'arriver à le combler.

Là en effet, où le dix-neuvième siècle essaye d'avancer, nous nous efforçons de reculer ; sa devise est *Progrès*, la nôtre *Immobilité*. — Telle est l'opinion, telles sont les idées de cette secte toute puissante dont vous parlez, de cette secte qui ne souffre pas qu'on la discute ni qu'on résiste à ses injonctions, de cette secte qui a établi à Lyon la liturgie romaine, malgré les protestations vaines de tout le clergé du diocèse, qui en un mot, n'entend donner à ses actes d'autre explication que celle-ci : — *Sic voleo sic jubeo, et pro ratione voluntas*.

Voilà notre voie, mon fils, nous y marcherons d'un pas ferme, malgré les critiques et les raisonnements diaboliques qui viendront se briser contre notre impassibilité et notre entêtement, malgré les déflections qui viendront nous affliger, et nous traverserons ainsi le dix-neuvième siècle, le vingtième, le vingt-unième et les autres, enveloppés dans les principes du *syllabus* et de l'*encyclique* comme dans une armure impénétrable, — semblables, s'il le faut, à des chevaliers du moyen-âge, qui revêtus de leurs casques, de leurs cuirasses, de leurs brassards et de leurs cuissards, se promèneraient à travers vos rues modernes, au milieu d'une population habillée de paletots de drap et de chapeaux noirs.

En ce qui touche le concile œcuménique qui prochainement va se réunir, je vous trouve quelque hardiesse, mon fils, à nous exposer votre manière de voir aussi bien sur sa préparation que sur ses opérations futures. — Nous entendons mener l'affaire à notre guise, et je ne pense point qu'on vous demande conseil à ce propos. — Qu'il vous suffise de savoir que probablement nous nous arrangerons de façon à faire adopter nos propositions sans l'ombre d'une opposition, comme cela se pratique du reste, dans toute assemblée sagement réglée, telle que votre Sénat français, par exemple.

Vous êtes donc déjà bien oublieux des principes de la véritable orthodoxie pour ignorer que la liberté de discussion est notre plus grande ennemie, et pour douter un seul instant de la ferme intention où nous sommes de ne pas tolérer de semblables licences chez les membres du Concile.

Vous devriez savoir, mon fils, que la meilleure manière d'avoir raison consiste à ne pas supporter de contradicteurs, et que cet axiome : — « De la discussion naît la lumière, » est la plus grande absurdité qui jamais ait été dite. — Pour mettre fin, du reste, à toutes ces velléités d'examen et de libres raisonnements que l'esprit de Satan répand dans le monde catholique, nous nous proposons de faire adopter comme dogme, l'infailibilité de N. S. P. le Pape au temporel aussi bien qu'au spirituel, et il sera coupé court de cette façon aux tentatives sacrilèges des raisonneurs et des esprits forts.

Voilà, mon fils, ce que j'avais à répondre à votre douloureuse missive ; j'ai tenu, avant que vous vous soyez complètement retiré de nous, à vous donner quelques sages conseils ; puissent-ils vous faire revenir de vos égarements, et faire échapper M. Loyson à la damnation éternelle que le père Hyacinthe aurait méritée.

P. X....

Général de l'Ordre des Carmes-Déchaussés, à Rome.

Pour copie conforme : A. MONEY.

CORRESPONDANCES UNIVERSELLES

Nous résumons comme suit nos correspondances de Paris et d'ailleurs :

Vous avez lu la lettre que le révérend père Kératry vient d'adresser à son supérieur général pour lui annoncer sa résolution de se retirer dans le monde, ainsi que la protestation vigoureuse du député Hyacinthe contre la clôture indéfinie du Corps-Législatif.

Ces deux événements sont ceux dont on s'occupe le plus dans nos cercles politiques, où chacun prend parti qui pour le père Kératry, qui contre le député Hyacinthe, et ces deux noms se trouvent si souvent mêlés ensemble depuis quelques jours, qu'on a toutes les peines du monde à les mettre à leur place.

Naturellement il y a bataille de journaux autour de ces héros du moment ; déjà Louis Veuillot a traité le père de Kératry de *médiocre fruit* et de *pauvre cerveau*. On s'attend pour demain et les jours suivants à d'autres épithètes plus corsées, telles que *navet*, *goujat*, *crapule*, etc.

Quant au *Pays*, il jette feu et flamme, et M. de Cassagnac parle de faire englober le député Hyacinthe par les gendarmes.

Un seul député jusqu'à ce jour a envoyé son adhésion à la protestation de son collègue du Finistère. C'est... je vous le donne en deux cent quatre-vingt-trois... M. Bancel, probablement ? Pas du tout. — M. Raspail, alors ? Encore moins. — M. Gambetta ? Vous n'y êtes pas encore. — M. Esquiros ? Pas davantage. C'est... un farouche démocrate encore peu connu, M. Marion, député de l'Isère !

On ne s'attendait guère, n'est-ce pas, à voir M. Marion dans cette affaire.

En dehors de la politique, c'est l'épouvantable assassinat de Pantin qui alimente toutes les conversations. Dès le lendemain de la découverte du crime, l'abondance des bureaux des journaux à renseignements était littéralement envahi par la foule avide de détails et de nouvelles. Comme toujours, la population s'est fait remarquer par son dégoût pour les émotions sanglantes. Pendant deux jours des milliers de braves gens n'ont cessé de stationner autour de la morgue, alléchés par l'espoir de contempler les six cadavres déterrés, — et tel journal qui annonçait un coup de couteau ou une plaie de plus que son confrère, était enlevé et arraché aux marchands par les dilettanti.

On pense que les philanthropes vont profiter de cette occasion pour remettre sur le tapis la vieille question de l'abolition de la peine de mort, — à l'endroit des assassins, bien entendu, — car ils s'en inquiètent médiocrement à l'endroit des victimes.

Puisque ce sont le père et le fils qui ont perpétré la boucherie de Pantin, vous verrez qu'il s'en trouvera de ces philanthropes assez... philanthropes pour demander qu'on mette immédiatement ces scélérats en liberté — avec une indemnité de route, — sous le prétexte que les malheureux ont été assez punis par la douleur qu'ils devaient éprouver en massacrant ainsi toute leur famille.

L'empereur va mieux, beaucoup mieux, et voici les renseignements tout particuliers qu'une heureuse indiscretion m'a permis de recueillir sur notre souverain. Le matin l'empereur se lève, il met sa flanelle, change sa chemise de nuit contre une chemise de jour, enfle ses chaussettes, puis son pantalon. J'oubliais de vous dire que probablement en sautant du lit il prenait ses pantoufles ; après cela il revêt une robe de chambre, fume quelques cigarettes en lisant les gazettes, et attend ainsi l'heure du déjeuner. Pour déjeuner il s'assoit devant une table et mange au moyen d'une cuiller, d'une fourchette et d'un couteau ; quand il a bu, il s'essuie avec une serviette.

Après déjeuner, il troque sa robe de chambre contre un gilet et un paletot, et va faire un tour de promenade destiné à faciliter la diges-

tion. Il marche ainsi pendant vingt ou vingt-cinq minutes en mettant une jambe l'une devant l'autre. Le promenade faite il rentre dans son cabinet où l'attend M. Clément Duvernois, qui lui raconte les misères qu'on lui a faites à propos de son acquisition dans les Hautes-Alpes. Puis tous deux ils travaillent à l'*Histoire de César* jusqu'à l'heure du dîner. Alors l'empereur se remet de nouveau à table où il mange de la même manière qu'à déjeuner. — Parfois l'impératrice et le prince impérial assistent à ce repas, et dans ce cas ils causent ensemble. Pour parler l'empereur remue la langue et les lèvres en ouvrant un peu la bouche ; enfin le soir arrive, et après avoir dépouillé tous ses vêtements il se couche en se mettant dans son lit.

Voilà par le menu l'emploi de sa journée, et si j'ai omis quelques détails tout-à-fait privés, c'est par un sentiment de bienséance que vos lecteurs comprendront sans peine.

Les peuples sont pour nous des frères, Des frères, Des frères, etc.

Tel est le refrain qui vient d'être chanté sur tous les tons et dans toutes les langues au fameux congrès de Lausanne où, à côté d'excellentes paroles, il a été débité tant de *lausnéries*.

Oui, les peuples sont frères, mais ce ne sont pas encore, tant s'en faut, des frères Siamois ; et la façon dont ils se comportent les trois-quarts du temps vis-à-vis les uns des autres, nous fait au contraire souvenir que Cain tua Abel, et que Joseph fut vendu par ses frères.

Victor Hugo prétend avoir trouvé le moyen d'assurer l'avènement de la Paix et de la Fraternité universelles et éternelles ; ce moyen est des plus simples : Je suppose, lecteurs, que vous soyez en proie à de violentes douleurs odontalgiques, faites-vous arracher toutes les dents et vous ne souffrirez plus ; ce n'est pas plus malin que ça. Eh bien ! laissez de même les peuples se ruer une bonne fois pour toutes les uns contre les autres, et lorsque comme les chiens de la légende ils se seront mutuellement dévorés et qu'il ne restera plus sur terre que des visières de casques et des hampes de lances, Victor Hugo constituera avec ces débris les « *Etats-Unis d'Europe*, » et s'en proclamera le Lincoln ou le Grant. Voilà !

Savez-vous à quoi aurait servi ces discours violemment pacifiques du grand apôtre de la paix ? c'est que désormais quand Neptune voudra apaiser les flots en courroux, il ne dira plus comme jadis :

« Quos ego ? »

Mais,

« Cause Hugo ! »

J'ai prononcé tout-à-l'heure le nom du général Grant ; cela me fait songer que le jeune et beau Duvernois au lieu de répéter sans cesse à son impérial ami :

« Sir, faites grand ! »

ferait mieux de lui dire :

« Sir, faites comme Grant. »

C'est-à-dire, pour commencer, au lieu de vingt-six millions de liste civile, consentez à ne recevoir, comme le président des Etats-Unis d'Amérique, que deux cent mille francs par an.

Après ça je sais bien qu'il y aurait toujours des farouches qui trouveraient que deux cent mille francs c'est encore beaucoup trop ; parmi ces farouches il faut se hâter de citer en première ligne les soixante-dix égarés qui, dernièrement à Bâle, ont carrément décrété l'abolition de la propriété et de l'hérédité, ce qui, entre nous soit dit, prépare une rude besogne aux physiciens et aux médecins de l'avenir qui se verront contraints, les premiers, d'empêcher l'aimant d'avoir désormais la *propriété* d'attirer le fer, et les seconds de mettre fin aux maladies *héréditaires*.

Ce qui me rassure un peu, c'est que le nom de la ville où ces archi-radicaux ont exposé leurs doctrines (Bâle) sert de quasi radical aux trois mots que voici :

BALE... ivermes ; BALE... ancoires ; BALE... ourdises.

Ces messieurs ont fait preuve d'esprit, on le voit, en établissant à Bâle leur congrès ; je les en congratule.

Pour extraits :

XAVIER LEFRANC.

THÉÂTRES

Grand-Théâtre. — Le ciel se rassérénait : plus d'orage, plus de bruit, plus de sifflets, rien que des bravos pour les derniers débuts de la troupe de grand-opéra : acception d'emblée de M. Monnier et de Mlle Peyret, dont l'épreuve décisive a eu lieu dans *Charles VI*.

Prévue par ses heureux débuts dans *Lucie*, la *Favorite*, le *Trouvère* et *Guillaume*, l'admission de M. Monnier ne pouvait faire l'objet d'un doute et la façon dont cet artiste a chanté et joué le rôle du vieux roi a confirmé et ratifié les premiers jugements portés sur lui. Depuis longtemps nous n'avions eu un baryton aussi complet, et j'espère que l'avenir ne viendra pas démentir cette bonne opinion. Je regrette seulement que la direction ne nous l'ait pas présenté dans le *Barbier*, par exemple, afin de mieux nous rendre compte des aptitudes scéniques de M. Monnier.

Je suis moins optimiste à l'égard de Mlle Peyret. Sa prononciation, son jeu laissent beaucoup à désirer ; son chant est souvent incorrect ; on sent trop chez elle la débutante. Et lorsqu'il s'est rencontré une certaine quantité de sifflets pour protester contre la

réception de M. Dulaurens, je m'étonne qu'un talent de beaucoup inférieur à celui de notre ténor, ait passé sans aucune opposition.

Si « souvent jeunesse varie » le public aussi est souvent inconséquent et illogique.

M. D'Herblay annonce le remplacement de M. Fedlinger : ce n'est pas trop tôt. Mais lorsque M. D'Herblay a engagé ce prétendu chanteur, il ne l'a donc ni vu, ni entendu ? car il est impossible d'admettre qu'un directeur ayant deux yeux et deux oreilles ait consenti à laisser paraître seulement une fois sur la scène du Grand-Théâtre un artiste auquel le dernier des coryphées est bien préférable.

Aucune nouveauté lyrique n'est signalée sur l'affiche, qui se contente de nous faire attendre la reprise des *Huguenots*, d'*Othello* et de *Roland à Roncevaux*. *Roland à Roncevaux*, c'était fatal ; M. Dulaurens étant fort ténor, *Roland* allait de soi. *Séraphin* une revanche de *Guillaume-Tell* ?

Mais en fait de vraies nouveautés, — grand-opéra ou opéra-comique — rien encore ? Il faudrait y songer. Outre l'avantage devant en résulter pour le public et la caisse du directeur, le cahier des charges est là, obligeant, je crois, M. D'Herblay à monter deux ouvrages nouveaux pendant la saison.

Célestins. — PATRIE ! Il faut toujours se défier des réputations surfaîtes. Les comptes-rendus des journaux parisiens nous avaient tant prôné, tant vanté *Patrie* ! que l'on s'attendait à voir et à entendre des merveilles, et ma foi, la désillusion a été à peu près complète. Le drame de Sardou est fort ordinaire, ni meilleur, ni pire que la plupart de ceux qui voient le feu de la rampe sur les scènes vouées à ce genre de spectacle.

La plus mauvaise des comédies de ce grand faiseur vaut, à mon avis, autant que cet ouvrage à grandes prétentions, dans lequel les ficelles ordinaires de Sardou deviennent des cables, où l'in vraisemblance des situations est trop mal déguisée, et dont les principaux caractères sont tellement en dehors de nature que toute l'habileté du charpentier dramatique ne saurait les faire accepter.

Mais le défaut capital de l'ouvrage est son manque d'intérêt. Les personnages défilent devant le spectateur sans qu'aucun d'eux l'émeuve, et l'on a hâte d'arriver au dénouement sans que l'attention prenne une grande part aux diverses péripéties des huit tableaux que comporte *Patrie* !

Pourtant l'intrigue est assez bien menée, quelques scènes sont heureusement trouvées, certains détails témoignent de la finesse et du savoir-faire ; mais les longueurs abondent, — ou plutôt paraissent abonder, précisément à cause de cette absence d'intérêt qu'inspire l'action principale, — et dans beaucoup de passages on sent trop que les tirades arrivent seulement en vue d'un effet de déclamation.

De plus, l'élément comique fait complètement défaut, et l'œuvre est écrite dans le style ordinaire des drames. — Pas d'esprit, pas de mots qui portent.

La scène se passe à Bruxelles, sous la domination espagnole. Philippe II a envoyé, pour contenir les Flamands et les punir de leur révolte, le fameux duc d'Albe qui n'épargne ni les impôts, ni le fer, ni le feu aux malheureux sujets de S. M. catholique, les protestants surtout sont l'objet des persécutions du féroce gouverneur.

Dans l'ombre conspirent les Flamands, et à la tête de la conspiration se trouve le comte de Rizzor, seigneur calviniste qui a épousé une espagnole du nom de Dolorès, laquelle le trompe avec son ami Karloo. Rizzor apprend la trahison de sa femme, sans connaître son complice ; et tout en continuant de conspirer, se promet bien de tuer son rival. Effrayée et craignant pour la vie de son amant, Dolorès éprouve son mari, découvre le complot et va tout dénoncer au duc d'Albe pour perdre son époux et l'empêcher de se venger.

Malheureusement Karloo fait partie des rebelles, de sorte qu'en dénonçant Rizzor, Dolorès a du même coup condamné à mort son amant. En effet, la délation de Dolorès fait échouer les projets des rebelles qui sont tous arrêtés avant l'exécution de leur plan.

Entre temps, Rizzor a appris la perfidie de son ami Karloo, mais au lieu de le tuer lui accorde un pardon on ne peut plus généreux, à la condition qu'il se dévouera pour la patrie. Karloo, ému par tant de grandeur d'âme, rougissant de son infamie, jure de renoncer à Dolorès, et au moment où son ami va mourir, lui fait le serment de venger la Flandre en poignardant le lâche qui les a trahis, quel que soit son rang ou son âge.

En effet, Karloo, grâce aux prières de Dolorès et aux instances de la fille du duc d'Albe, est rendu à la liberté, et le premier usage qu'il en fait est de tuer sa maîtresse, en apprenant qu'elle seule a tout dénoncé, après quoi il se jette dans le bûcher élevé pour ses compagnons.

Bien entendu je passe sur les scènes épisodiques du sonneur, je néglige certains personnages, la fille du gouverneur et le marquis de la Trémouille, dont la présence dans ce drame reste encore à expliquer.

Les caractères de Rizzor et de Karloo sont impossibles et invraisemblables, celui de Dolorès est atroce et horrible. Il a fallu à Paris l'immense talent des interprètes, notamment de M^{lle} Fargueil, pour les faire supporter.

Le rôle seul du duc d'Albe a un certain relief et une signification ; M. Harville l'a compris et joué de manière à attirer tous les suffrages. M. Monbazou (Rizzor) a été très convenable, ainsi que M. Laty (Karloo).

Quant à Mlle Smith, le rôle de Dolorès l'écrase ; malgré tous ses efforts, elle reste au-dessous de sa tâche, mais vraiment son talent est insuffisant, et pourtant personne aux Célestins ne pouvait s'en charger. Nous manquons d'un fort premier rôle de drame.

Les autres artistes, dans la mesure de leurs moyens, ont honnêtement tenu leurs emplois. Les costumes sont frais et propres, mais la mise en scène est pauvre, parfois grotesque. Des trois décors neufs, un seul a un certain cachet, celui représentant l'Hôtel-de-Ville. Quant à l'effet de neige du troisième tableau, il ne fait guère honneur au peintre qui l'a exécuté.

Enfin, je crois que *Patrie* ! aura surtout un succès de curiosité, mais n'atteindra jamais les recettes des *Intimes*, de la *Famille Benoiton* ou des *Bons Villageois*.

G. LAURENT.

Pour tous les articles non signés,

Le Directeur-gérant, E.-B. LABAUME.

LYON. — Impr. LABAUME, cours Lafayette, 3.

TOUS RENSEIGNEMENTS POUR LE GUIDE-INDICATEUR

ADMINISTRATIF ET COMMERCIAL

De la ville de Lyon

1870

Doivent être adressés au Bureau de l'Imprimerie

5, Cours Lafayette, 5

ET AUX FACTEURS-RÉUNIS

Passage des Terreaux

ALCOOL DE MENTHE ANGLAISE RECTIFIÉ DE J.-D. FREDERIC

Liqueur digestive et stomachique par excellence

Comme Boisson d'agrément pour tous les usages de la bouche et de la toilette, elle réunit tous les avantages et qualités des Eaux, Liqueurs et Elixirs connus à ce jour.

FLACONS BOUCHÉS A L'ÉMERI AVEC INSTRUCTION, 2 et 4 f.

(Exiger le nom de J.-D. FREDERIC et le cachet cire noire avec tête couronnée.)

DÉPÔTS A LYON : — A la Pharmacie Centrale, et dans les principales Pharmacies de la France et de l'Etranger.

Dépôt général pour les demandes en gros, rue Pizay, 3, au 3^e, chez M. J.-D. FREDERIC (78-6)

VOULEZ-VOUS un Portrait joignant à une Ressemblance garantie tous les perfectionnements artistiques dont la photographie est susceptible? Allez chez

TERRISSE PÈRE & FILS
1, Place des Cordeliers, 1
LYON (26-0)

AVIS AUX LYONNAIS

qui vont à Paris

THIERRY, photographe 41, Rue de la
Chaussée-d'Antin
Se charge de faire leur Binette (13-2)

Place des Célestins, 1

GRAND CAFÉ-RESTAURANT ISCH
L. TIGNAT successeur

DÉJEUNERS

Un carafon vin — pain — un plat — dessert. 1 fr. 75

DINERS, de 6 à 8 heures du soir

Potage — quatre plats — dessert (vin compris). 4 fr.

Sert à la Carte

SALONS PARTICULIERS (43-0)

CHOLÉRA, CHOLÉRIE, DYSSENTERIE

Le seul remède vraiment efficace pendant les chaleurs pour prévenir les indispositions est l'emploi de

ALCOOL DE MENTHE DE BERAUD

la seule de toutes ces préparations qui soit préparée d'après la formule du Codex de l'empire français, avec les plantes vertes au moment de la récolte. — Se méfier des nombreuses contrefaçons.

Dépôt dans toutes les pharmacies. (63-12)

OUVERTURE DE LA BRASSERIE DE LA TAVERNE ALLEMANDE

Rues Impératrice, 87, et Confort, 8

M. Alexandre PUPAT fils, créateur de ce vaste et bel Etablissement n'a rien négligé pour présenter au public un établissement de premier ordre, dans lequel la bonne tenue du service répondra à tout le confortable désirable. — Il n'y sera servi que des consommations de premier choix.

SPÉCIALITÉS DE

Bières d'Allemagne, Choucroutes, Jambons, etc. 79-3

LA SILENCIEUSE



MACHINES A COUDRE
BRODEUSES, BOUTONNIÈRES

de tous systèmes

pour Familles et Ateliers

garanties de 1 an à 5 ans, de 50 f. à 450 f.

Maison de gros et détail

J.-P. MOLLIÈRE

Rue Impériale, 61 et 63, Lyon

Plusieurs médailles d'or (82-12)

TRAPPISTINE



LIQUEUR DE TABLE

apéritive et digestive

préparée au

Couvent de la Grâce-Dieu

près de Besançon (Doubs)

PAR LES

RR. PP. Trappistes eux-mêmes

L'exquise finesse de son arôme et ses qualités hygiéniques, éminemment salutaires, en font aujourd'hui notre première Liqueur française.

En Vente dans les principales Maisons.

En consommation dans les grands Cafés

DÉPÔT GÉNÉRAL

CARLOZ VUILLEMIN

15, rue Lanterne, Lyon (22-32)

BEAUTÉ

des Mains, du Visage. —

Guérison des Gerçures,

Pellicules, etc. par l'emploi

de la **CRÈME SIMON**

Rue Impériale, 89. — Se méfier des nombreuses contrefaçons. (24-0)

CAISSE CENTRALE DE COUPONS

55, rue de la Bourse, Lyon

MARTIN-FONTANEL fils, changeur

Achat au comptant, sans bordereau, de coupons échus ou à échoir. — Avances de fonds sur dépôts de titres. — Ordres de bourse, courtage officiel. 74-2

36, RUE ET PLACE IMPERIALE, 38, LYON

A côté du passage de l'Argue

AUX DEUX PASSAGES

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

Châles, Soieries, Lainages, Articles de Blanc, Etoffes pour Deuil, etc.

Maison de confiance vendant bon marché et à prix fixe 70-8

QUINA-VERMOUTH

Produit hygiénique breveté (S. G. D. G.)

FRANCE

de **FILLION** neveu

EXPORTATION

MAISON FONDÉE En 1825

Rue Gasparin, 5 et 9, LYON

De toutes les découvertes faites par la médecine depuis plusieurs siècles, on peut dire que celle du quina ou quinquina est une des plus importantes. C'est, en effet, le fébrifuge le plus puissant connu jusqu'à ce jour. On peut dire que, depuis sa découverte, il a prolongé l'existence de plusieurs millions de personnes, dévorées par des fièvres opiniâtres qui les entraînaient rapidement au tombeau. Aujourd'hui, on a trouvé le moyen d'en faire avec le vermouth une boisson agréable, apéritive et salutaire.

Le Quina-Vermouth se trouve aussi chez tous les principaux limonadiers et épiciers.

Exiger le cachet sur la bouteille et la signature de **FILLION** neveu. 66-4

AU BALLON CAPTIF

8, rue de la Barre, 8

GROS-DÉTAIL

MOUCHEZ, horloger, ex-ouvrier de la maison Bréguet, Paris, pour la fabrication et la réparation des montres remontoirs, pendants, premier Prix à l'école des Sciences et Arts industriels, vend et répare lui-même, à moitié prix que partout ailleurs, l'Horlogerie et la Bijouterie.

APERÇU DES PRIX :

Nettoyage de montre. . . 2 f. 50	Grand ressort de montre première qualité. . . 2 f. 50
Nettoyage de pendule. . . 3 80	Verre de montre double. . . 0 50
Finissage de montre neuve. . . 7 90	Montre Dame en or depuis 75 00
Montre à cylindres, 8 trous en rubis, les deux boîtes en argent, garantie de 1 an à 3 ans, depuis (et au-dessus). . . 28 00	
(80) Fabrique sur commande. — Achat d'Or et d'Argent.	

SOMMIERS-MODÈLES PERFECTIONNÉS

Brevetés s. g. d. g. Elasticité et construction démontables, légères et nouvelles, répondant à toutes les exigences. — Prix : 12 à 30 f. Tarifs et dessins sur demande

LAURENT, quai St-Antoine, 17, LYON

MALADIES

Dartres, Scrofules, Abscess, Taches à la Peau, Ulcères, Douleurs, Débilité générale, Maux de poitrine et d'estomac GUÉRIS complètement par le

ROB-SAVARES, DÉPURATO-TONIQUE

PERFECTIONNÉ

Régénérateur du Sang et des Humeurs

Expéditions par correspondance

s'adresser à M. TOUSSAINT, chimiste, pharmacien de première classe rue Pizay, 12, au premier étage, Lyon allée de traverse rue de l'Arbre-Sec 9 (36)

AUX FACTEURS RÉUNIS

PASSAGE DES TERREAUX

IMPRESSION ET DISTRIBUTION

D'IMPRIMES DE TOUTE NATURE

Lettres de décès, 1000 à l'heure, une fois la composition faite

LETTRES DE MARIAGE

Circulaires et avis de commerce

TÊTES DE LETTRE, CARTES DE VISITE, FACTURES, ÉTIQUETTES LABEURS, AFFICHES, ETC.